

FEUILLETON DU "SAMEDI", 26 JANVIER 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

DEUXIÈME PARTIE

Abandonnée !

CHAPITRE IV. — LE MAUVAIS GÉNIE

(Suite)

— Alors si c'est comme ça, regarde-moi bien en face, car c'est pour la dernière fois.

— Ah ! bah !

— Ça t'étonne ! n'est-ce pas ? ...

Rémy avait compris la cause de ce changement si subit.

Il pensait :

« Il y a de la femme là-dessous ? »

Mais il n'était pas homme à lâcher pied après la première poussée.

Et jouant l'ironie :

— Ça ne m'étonne pas du tout, répliqua-t-il... mais pas du tout !

« Je serais bien plus surpris, si c'était autrement ! ... »

« Et quand les amis, qui s'impatientsaient de t'attendre, m'ont dit d'aller te chercher, je suis venu... rien que pour leur faire plaisir ! »

« Mais je savais bien d'avance que ta femme ne te laisserait pas mettre le pied dehors... »

— Ma femme ! ...

— T'es en pénitence, quoi !

— Rémy !

— Qu'est-ce que t'as, à ton tour, pour allumer ainsi tes quinquets ?

Bertrand avait pris un air menaçant.

Il mâchonnait les mots entrecoupés.

— T'aime pas la franchise, ça se voit ! ... Ma foi, tant pis ; mais je ne sais pas cacher ce que je pense, moi !

Puis reprenant le ton gouailleur :

— Eh oui, ce changement-là, c'est l'ouvrage de ta femme ! de la bourgeoise... la maîtresse, quoi !

— Tais-toi, Rémy !

— Tu ne vas peut-être pas me dire que t'es le maître, ici, mon bonhomme... »

— Tais-toi ! répéta Bertrand en faisant un pas.

Mais l'ivrogne n'en continua pas moins :

— Est-ce que tu vas nier que tu guignes quand ta femme sommande ?

— Moi ? ... C'est faux !

— Farceur, va ! ... Mais la preuve que tu es un petit, un tout petit monsieur devant madame ton épouse, c'est qu'elle t'a obligé aujourd'hui à garder la niche... »

« Te v'là passé bonne d'enfant ! »

« C'est toi qu'es de service auprès du môme ! »

— C'est faux, que je te répète !

— Tu te défends, t'as raison et je comprends ça ! ... Un homme doit être le maître, c'est connu !

« V'là donc la vérité, c'est que tu rougis d'être sous la domination et la dépendance de la bourgeoise ; c'est tant pis pour toi ! ... l'homme doit avoir de l'autorité, de la volonté ! ... de la... dignité ! »

« Mais quand la femme sait si prendre, elle le réduit en esclavage ! »

« Et si même tu connaissais un tant soit peu ton histoire, tu saurais qu'Hercule, un fameux, joliment plus malin que toi, et fort comme plusieurs douzaines de Turcs, s'est laissé enjôler par une faible femme, Omphale, une reine de... Lydie ! »

« Je ne sais pas bien au juste si c'était Omphale qu'était la reine de Lydie, ou bien Lydie qu'était la reine d'Omphale : enfin c'est tout comme. »

« Ce qu'y a de certain, c'est que ce particulier-là était devenue l'esclave de la demoiselle, et lui tricocait des paires de bas de laine pour son hiver, pendant qu'elle le tenait en pénitence à ses pieds... »

Puis avec un air de profonde pitié :

— Eh bien, mon pauvre Bertrand, te v'là déjà passé nourrice sèche ; si ça continue la bourgeoise te fera tricoter des chaussons pour le môme et des bas de laine pour elle ! »

« V'là ce qui te pend au nez, mon ami, ni plus ni moins ! ... Maintenant, t'es libre de tes actions, et si ça te plaît de moisir dans l'esclavage, c'est ton affaire... »

« Nous te plaidrons, v'là tout, parce que c'est toujours un malheur

pour la coterie de voir qu'un homme qui a de l'intelligence et de l'esprit comme t'en as à revendre, se laisse ravalé par une femme, et... la sienne encore ! la sienne ! »

Bertrand perdait visiblement patience ; mais le garnement, qui le connaissait bien, voulut le pousser à bout.

C'était une tactique qui lui avait toujours réussi.

Rémy continua donc de persifler :

— A ce jeu-là, mon vieux, on se *féminise* et l'on finit par n'avoir plus qu'une *chiffe* à la place du cœur !

— Ah ! tu vas voir ça toi-même !

Et Bertrand, que la colère envahissait, serra les poings et marcha vers Rémy, comme s'il eût été bien déterminé à une exécution brutale et décidé à le jeter à la porte.

C'était le moment psychologique qu'attendait le tentateur.

Il croisa ses bras sur sa poitrine.

Et d'un ton rempli de feinte douceur et de résignation, il ajouta : — Tu peux me frapper, tu peux me tuer, Bertrand, mais rien ne m'empêchera de te dire ce que pensent de toi les camarades, les amis... »

— Et qu'est-ce qu'ils disent... les... amis ?

— Ils disent : que tu n'as de courage et de véritable dignité vis-à-vis de madame ton épouse qu'en présence d'un étranger, ou d'un ami, comme tout à l'heure, lorsque j'étais là.

« Tu veux, devant le public, faire croire que t'es le maître dans ton ménage ! ... devant le monde t'as l'air de porter la culotte. »

« Mais quand vous êtes seuls ensemble, toi et la bourgeoise, tu ne pèses pas lourd ; ta femme a bientôt fait de t'escamoter ta dignité d'homme, t'es aplati, t'es éteint, quoi ! »

« N'y a plus de Bertrand, il ne reste plus qu'un mouton, un simple mouton, bien doux. »

« On en mangerait ! »

Puis avec un sérieux comique :

— Après ça, c'est peut-être bien le *conjungo* qui produit cet effet-là ! ... T'es marié, c'est tout simple ; quand et toutes fois qu'on l'est... on l'est... et tu l'es... »

Bertrand se contenta, cette fois, de hausser les épaules ; mais déjà sa colère s'était bien un peu calmée.

Au lieu de pousser l'intrus dehors, ainsi que tout d'abord il en avait eu l'intention, il voulut répondre à ce qu'il venait d'entendre.

— D'autres, c'est possible, fit-il, mais moi... »

— Toi comme les autres, répliqua Rémy sournoisement. *Maritus, maritatum* ; une fois dans la boîte aux perruques, bonsoir ! ... Et tu y es en plein !

— Erreur, que je te dis.

— A ce que tu dis. Moi, continua Rémy d'un air capable, je me flatte d'avoir su me mettre sous mon parapluie, quand y pleuvait des mariages à mon intention... c'en était un vrai déluge... »

« Oui, mon cher, j'aurais pu être riche comme Crésus, mais j'ai préféré être libre comme l'air ! ... Chacun son goût et sa sagesse. »

« Oh ! la liberté, vois-tu, Bertrand, n'y a rien de tel. Faire ce qu'on veut et quand on veut ! Mais il y a des rois qui ne connaissent pas ce bonheur-là. »

« Je croyais que t'avais en toi de l'étoffe pour la liberté et l'indépendance. Je m'étais trompé sur ton compte. »

« T'as des goûts d'esclavage, et malheureusement t'es trop faible pour changer à cette heure, malgré tout ce qu'on pourrait te dire et les bons conseils qu'un véritable ami te donne. »

« Enfin v'là mon opinion : mon pauvre Bertrand, t'es un homme fini, et nous allons suivre chacun notre destinée : à toi la popote... à moi la liberté ! »

« Maintenant y ne me reste plus qu'à rejoindre les amis, les vrais zignes, ceux qui ont le courage de s'amuser quand ça leur dit ! ... »

« Mais, ajouta-t-il, avec une feinte tristesse, qu'est-ce que je leur raconterai pour t'excuser ? ... Car j'ai honte pour toi et je ne voudrais pas qu'on sache que c'est ta femme qui te défend de fréquenter tes camarades et qu'elle t'a rogné les ailes pour te garder en cage ! ... »

Bertrand était devenu très pâle.

Rémy l'observait du coin de l'œil, réservant le coup qu'il jugeait décisif, pour le porter au moment propice.

Il connaissait si bien le fond d'honnêteté de l'homme sans volonté qu'il avait si souvent réussi à entraîner, qu'il ne doutait pas du succès.

Quand il vit que Bertrand était touché et qu'il pouvait tenter le grand coup, il commença sur un ton sérieux :

— Ça n'est pas tout de t'excuser ; avec de l'éloquence j'y arriverai bien parbleu !

« Mais si tu es libre de rompre avec moi qui suis ton meilleur ami, si tu es libre de renoncer à la fréquentation des camarades, il faut te souvenir, d'abord, d'une dette... d'honneur, que tu as contractée. »

— Une dette d'honneur... J'ai contracté une dette d'honneur, dit Bertrand, et envers qui ? ... »

— Envers ceux qui ont payé pour toi, quand tu étais sans argent.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.